Document generated on 07/11/2025 9:26 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Prendre la clé des champs, sans se perdre en forêt

FRANÇOIS LANDRY, *Le bois dont je me chauffe*, Montréal, collection L'oeil américain, Les Éditions du Boréal, 2020, 181 pages

Françoise Bouffière

Volume 15, Number 1, Fall 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/94535ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bouffière, F. (2020). Review of [Prendre la clé des champs, sans se perdre en forêt / FRANÇOIS LANDRY, *Le bois dont je me chauffe*, Montréal, collection L'oeil américain, Les Éditions du Boréal, 2020, 181 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *15*(1), 33–33.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Prendre la clé des champs, sans se perdre en forêt

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

François Landry
Le bois dont je me chauffe
Montréal, collection L'œil américain, Les Éditions du Boréal, 2020, 181 pages

Voici un livre très bien écrit! Mais à quel genre appartient-il précisément? Récit aux accents autobiographiques? Essai sur notre appropriation du sol? Traité sur la forêt laurentienne? Réquisitoire contre la société de consommation? C'est tout cela et bien plus encore. Le bois dont je me chauffe fourmille de réflexions sur nos modes de production, sur notre «absence de relation continuelle, immédiate, donc existentielle, avec la nature et ses inestimables ressources.» (p. 57) Il fourmille également de très belles descriptions.

François Landry est doctorant en littérature. Écrivain discret, il a quitté la ville pour vivre à temps plein près de Saint-Rémi, un des trois secteurs de la municipalité d'Amherst dans les Hautes-Laurentides. La forêt, nous dit-il, l'a incité à s'y établir pour fuir la société de consommation et une culture qui, selon lui, se croit supérieure aux autres. Conscient de sa misanthropie, il affirme que «cette mise à distance de ses contemporains le préserve d'une folie pire encore» que celle-ci (p. 136). Ce faisant, il nous offre, au passage, quelques beaux personnages qui l'inspirent. C'est Réal, son voisin, «un touche-à-tout, ne voulant rien devoir à personne, individualiste d'esprit pratique, peu loquace, de tempérament autosuffisant et apte à défendre ce caractère.» (p. 41) C'est Claude, l'émondeur, ou Bertrand, le pêcheur chevronné avec qui il va récurer une toiture et le père de celui-ci, un authentique défricheur venu de La Minerve. «Les Laurentiens m'auront appris l'humilité. Que vaut la pensée de Paul Ricœur ou de Hannah Arendt lorsqu'on est aux prises avec des infiltrations d'eau dans son sous-sol?», constate l'écrivain (p. 41). Importance donc du savoir-faire, conception d'un mode de vie s'affranchissant du consumérisme en visant l'autarcie et le respect de l'environnement; tels sont les sujets au cœur de ce livre.

Dans «La littérature justement», un des 13 chapitres de l'ouvrage, l'essayiste évoque les œuvres de Claude-Henri Grignon et de Félix-Antoine Savard, «des intellectuels maintenant perçus comme passéistes qui alarmaient leurs citoyens contre les méfaits du matérialisme» (p. 59). Pour François Landry, ne rien devoir à personne est impératif. «Le principe politique de l'indépendance s'appuie en premier lieu sur la possibilité de l'autodétermination économique.» (p. 58) Nous devrions pouvoir aujourd'hui comme jadis nous nourrir et nous loger gratuitement, affirme-t-il.

Importance donc du savoir-faire, conception d'un mode de vie s'affranchissant du consumérisme en visant l'autarcie et le respect de l'environnement; tels sont les sujets au cœur de ce livre.

Retour donc à la terre, à la forêt et à la débrouillardise: «cesser de croire aux pouvoirs illimités de l'argent parce qu'il nous permet d'obtenir l'ensemble de ce que nous jugeons normal de ne pas produire» (p. 59). C'est plein de bon sens apparemment et cela semble tout à fait loufoque à notre époque. Au risque de me perdre dans les méandres des pensées de l'auteur et de me noyer dans l'amertume de celui qui a fui le monde et ses échanges économiques en rêvant d'autarcie, j'ai préféré vivre cette lecture comme une belle rencontre avec un narrateur vibrant de toutes ses cordes, allant de l'émerveillement à la colère, de la nostalgie à l'indignation. Grâce à la plume alerte et élégante de François Landry, la lecture de ce livre a été pour moi une très belle promenade dans les bois en compagnie des oiseaux et des arbres. J'ai pris la clé des champs sans me perdre en forêt et au tournant les pages, j'ai croisé une paruline couronnée, un porc-épic, un loup gris, un renard, un faon assoupi sur une touffe d'herbes, un écureuil volant: le polatouche, un bel animal en voie de disparition.

Disparition, un mot qui hante François Landry et engendre chez lui de la nostalgie et de la colère. Une nostalgie qui suinte dès les premières pages du livre à l'évocation de souvenirs d'enfance, souvenirs de pêche au bout du quai à Rivière-du-Loup, quai disparu avec l'extinction des goélettes. Nostalgie après un voyage en Abitibi et au Témiscamingue (belle description des lieux), beau circuit auquel l'avait initié la femme qui l'a quitté, pèlerinage qui ne fait que raviver la perte. Colère devant le désastre laissé par les coupes à blanc. Colère devant la disparition «des cardinaux à poitrine rose, des roselins pourprés, le moucherolle phébi et des sizerins qui ont brillé par leur absence l'hiver dernier» (p. 109). Colère face à notre modernité. Colère qui vire à la révolte lorsqu'il va avec un ami récurer la toiture de la vaste et fastueuse demeure d'un banquier. Colère contre les trop bien nantis, contre l'éminence grise de la marque Tommy Hilfiger, contre le Mont-Tremblant au complet, contre «les industriels de renom, congressistes de la scène, héritiers pleins aux as. Gens sans mains, gens sans cœur, gens sans conscience sociale» (p. 148). Colère et soucis de réparation, car François Landry ne cesse de réaménager sa forêt pour lui rendre sa diversité et, de ce fait, rendre leur territoire aux bêtes à plumes ou à poils. Le voilà abattant les conifères une fois morts et éliminant leur descendance afin que «bouleaux jaunes et blancs, hêtres, peupliers, érables, chênes rouges les remplacent» (p. 108). Il faut le voir s'affairer au milieu des pruches, «cet arbre au port orgueilleux, enclin à accaparer l'espace aérien» (p. 104). S'il n'affichait pas une certaine tendance à broyer du noir, on pourrait le comparer à Frédéric Back, ne serait-ce que par sa détermination et son amour des arbres.

Dans les vingt dernières pages du livre, l'auteur relate son voyage en Abitibi et au Témiscamingue. Émerveillement devant la beauté des paysages et tristesse devant la laideur de Val-d'Or, là où la nature devient blessure là où «elle gît, éventrée, éviscérée, béante à une échelle qui fait perdre le sens des proportions» (p. 165). Suivent quelques descriptions des petites localités du Témiscamingue qui périclitent: Laverlochère, hameau sans commodité, Fugèreville qui ne recense plus qu'un seul agriculteur et Ville-Marie où les résidences pour personnes âgées abondent, peu d'enfants, peu de vie. Pertinentes réflexions sur la menace de disparition qui plane sur les municipalités de petite taille. Et puis cette phrase qui dérange ou bien remet en question l'ensemble des propos de l'auteur: «Au devoir d'occupation, nul n'est tenu.» (p. 74) C'est vrai, nul n'y est tenu et c'est pourquoi nous sommes nombreux à avoir choisi la ville, malgré l'inévitable perte d'un territoire et d'un monde que François Landry veut sauver de l'oubli. ❖